

La France veut abandonner la "terre où les vivants sont morts"

Par Morris Gilbert

PARIS

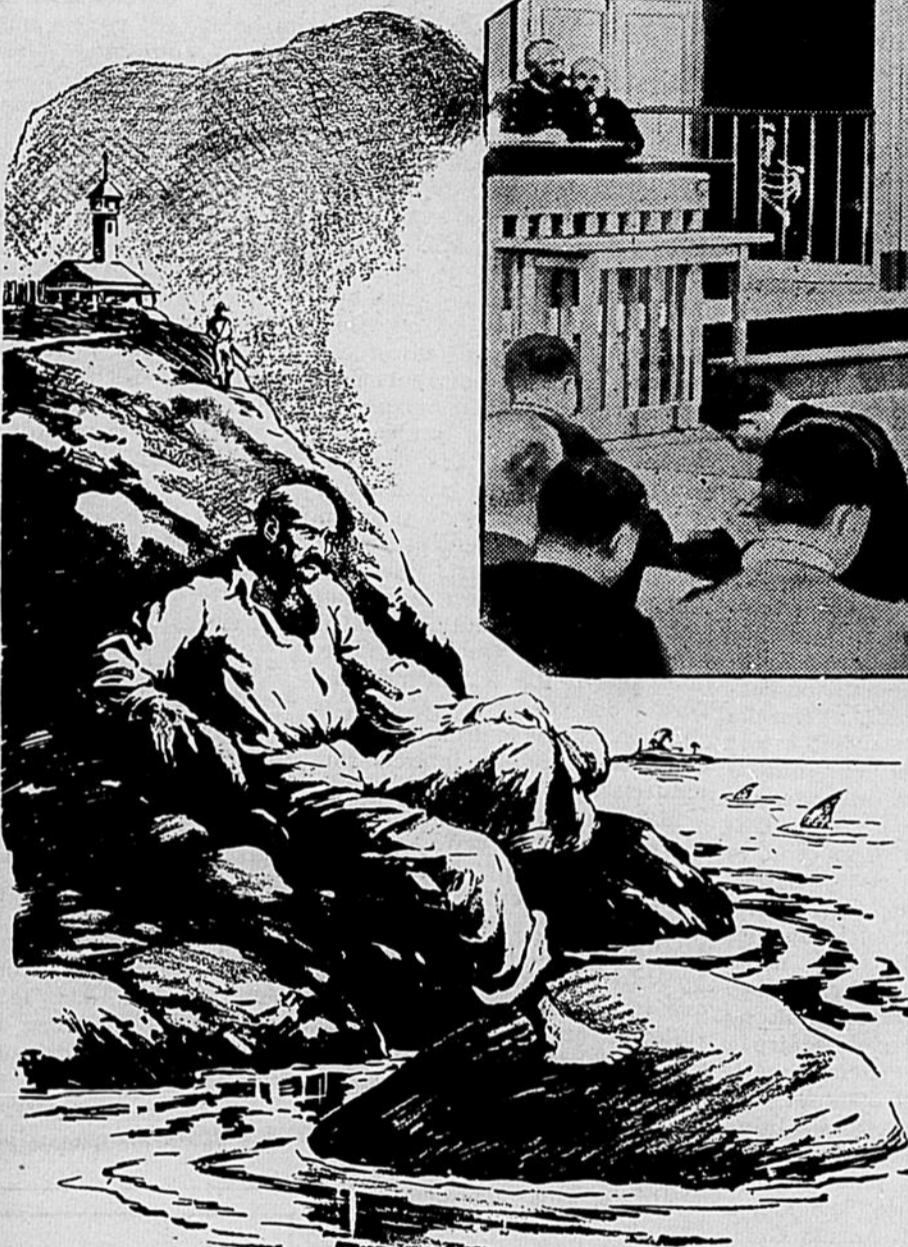
SITUÉE à 27 milles de la côte, en face de Cayenne, la capitale de la Guyane française, il y a une petite île rocheuse qui appartient à un groupe de trois îles, appelées les "Îles de la Sûreté". On la nomme l'île du Diable. Elle est peut-être une des plus renommées, malgré son exigüité, à cause de certaines atrocités qui y ont débuté, il y a 41 ans, et qui se sont continuées sans interruption pendant quatre ans.

L'île du Diable est cette petite île où le capitaine — plus tard le colonel — Alfred Dreyfus fut isolé par la France, dans une réclusion complète, et torturé, à la suite d'une condamnation pour trahison, qui plus tard, fut révoquée quand on l'acquitta.

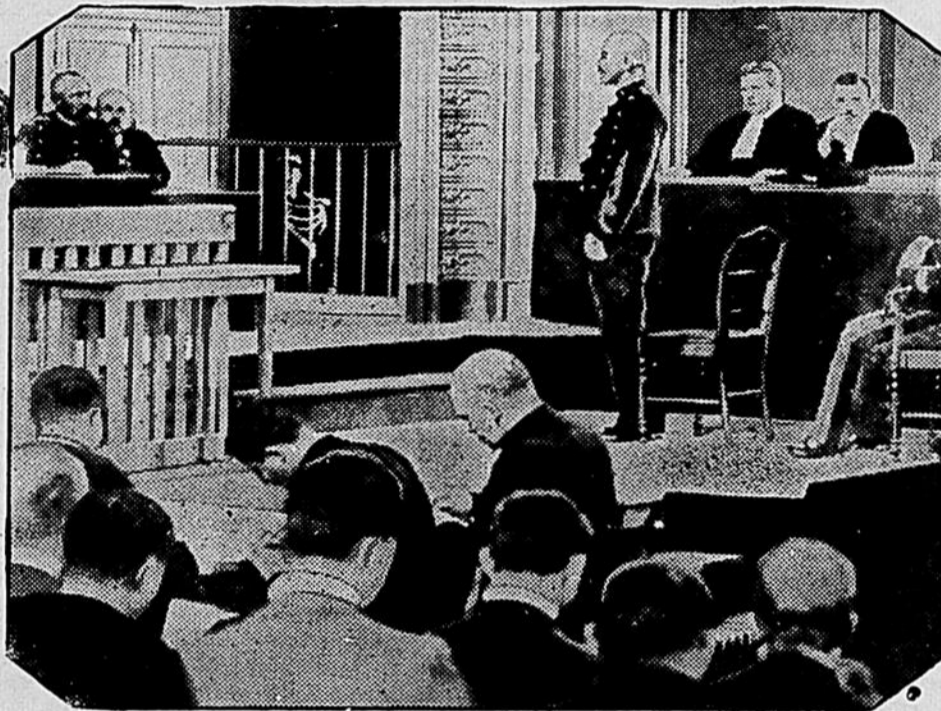
Léon Blum, alors qu'il était premier ministre, a fait connaître son intention d'abolir ces établissements où l'on déporte les criminels de France. Il avait suspendu l'embarquement dans le port de Saint-Martin de Ré d'où l'on expédiait habituellement cette vermine dans la Guyane française. Il avait aussi présenté devant les Chambres françaises une loi pour abolir ce genre de punition.

Il n'y a aucun doute que Blum, en agissant ainsi, s'est souvenu des jours où il était dans les rangs de ceux qui luttaient pour libérer Dreyfus.

Le souvenir doit, sans doute, être encore bien vivant dans l'esprit de ce loyal défenseur de la bonne cause. Il avait vécu sa jeunesse pendant les jours de la fameuse "Acaire" et c'est ce qui a donné naissance à sa carrière politi-



• DREYFUS allait s'asseoir pendant des heures sur les rochers bordant la mer infestée de requins, les regards tournés vers l'est comme s'il pouvait voir au loin, la France, sa femme et ses enfants.



• DREYFUS à son premier procès, quand il fut trouvé coupable d'avoir vendu des secrets militaires à l'Allemagne et fut condamné à la déportation dans l'"île du Diable".



• Benjamin ULLMO, à droite, l'officier de marine qui a été envoyé dans l'"île du Diable", pour avoir vendu des secrets officiels, revenant en France, après avoir été gracié. On voit avec lui, Mlle Madeleine Poirier, une garde-malade, qui lui aida à obtenir son pardon.

que. Le procès Dreyfus le fit entrer en relation avec Jean Jaurès, dont il devint le collaborateur dans le journalisme, et, après l'assassinat de Jaurès, prit la direction du parti socialiste français.

Le capitaine Alfred Dreyfus, âgé de 36 ans, officier bien méritant de l'armée française, malgré sa naissance juive, fut débarqué sur l'île du Diable, le 15 mars 1895. Il en sortit le 9 juin, 1899.

A son arrivée, il avait été dégradé au mois d'octobre de l'année précédente, après avoir été accusé du crime le plus grave que puisse commettre un soldat : la trahison. Cette accusation, les faits prouvés subséquemment l'ont démontré, n'était qu'une machination de certains officiers français pour sauver un certain Esterhazy, un officier de descendance hongroise et française, le vrai coupable. Le procès lui-même, fut un déni de justice, la condamnation étant basée uniquement sur des papiers forgés, n'ayant aucun rapport avec l'accusation première. L'existence de ces documents fut tenue cachée pour la défense, alors qu'elle a été confiée en secret aux juges militaires. Dreyfus fut condamné, déshonoré publiquement et exilé dans l'île du Diable.

On l'y transporta dans une cage ouverte, exposé d'abord à la température froide et inclément de l'Atlantique Nord, au printemps, et ensuite, à la chaleur des tropiques. Il ne parlait à personne.

A compter du jour où il fut déposé sur le rocher volcanique de cette petite île, une vie de persécutions incroyables commença pour lui.

C'était le régime du silence. Les gardes qui le surveillaient nuit et jour ne lui adressaient jamais la parole. Il lui était défendu de dire un mot.

Il habitait un cabanon de 5 verges carrées dont les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer. Elle avait été bâtie spécialement pour l'y renfermer. Il n'y avait qu'une seule pièce avec un alcôve où un gardien armé le surveillait continuellement.

On lui fournissait pour manger la ration habituelle des prisonniers. Il était obligé de faire cuire ses aliments lui-même. C'est lui qui était tenu de faire le ménage et son lavage. Au début, on lui avait défendu de garder des livres, du papier, des plumes ou des crayons.

C'était absolument illégal. La loi suivant laquelle il avait été condamné permettait à sa femme et à ses enfants de venir vivre avec lui. On l'en a toujours privé.

Sa ration lui était apportée à dix heures de l'avant-midi. Chaque matin il lui fallait couper son bois, aller chercher son eau. Il lavait aussi ses vêtements et sa vaisselle qu'il avait dû s'improviser avec des boîtes vides de conserves. Plus tard, après qu'on eut consenti à lui fournir ce qu'il fallait pour écrire, il commença à écrire son journal. Auparavant, on avait pris soin d'initialiser et de numéroter dans le haut, chaque page de papier qu'on lui fournissait.

— Finalement, il put envoyer des lettres — lettres qui révèlent la simplicité touchante et le courage qui caractérisaient Dreyfus — et on lui remettait, après les avoir censurées, celles qui lui venaient de sa femme et de quelques connaissances et amis.

Par moments, il ressentait une terrible dépression physique. Le soleil brûlant, la pluie, l'humidité de ce climat malsain, la privation d'aliments nourrissants, cette torture de ne rien savoir de son sort, d'ignorer les motifs de sa condamnation, tous ces facteurs pris en considération, il est étonnant que Dreyfus ne soit pas mort ou devenu fou.

Les gardiens pouvaient souvent le voir se diriger vers le rivage de la mer infestée par les requins, et là, regarder dans la direction du soleil, de la France. Il s'y tenait assis pendant des heures, les yeux tournés vers l'est, comme s'il pouvait y apercevoir à cette distance de 4,000 milles, cette terre où vivaient sa femme, son fils, sa fille et son frère.

Mais il n'était pas encore au plus creux de ses misères. Un jeune homme ambitieux portant le nom symbolique de Lebon, devint Ministre des Colonies.

"L'Affaire" commençait à agiter les esprits en France. Quelques officiers de l'armée, dont le vaillant et honnête Picquart, non seulement soupçonnaient la vérité, mais la connaissaient.

Un quotidien gallois publia faussement la nouvelle que Dreyfus s'était échappé. C'était improbable; d'ailleurs, elle fut immédiatement démentie après qu'on eut câblé sur les lieux.

Cela servit de prétexte à Lebon pour s'attirer les bonnes grâces de ses supérieurs. Il donna des ordres pour doubler la surveillance, fit entourer le cabanon

d'une double palissade et le fit enchaîner dans son lit pour toute la durée de la nuit.

Ainsi, c'est à bonne heure dans l'automne de 1896 que commença cette horrible torture. Deux anneaux de fer furent mis chaque côté de son lit, à la hauteur de ses chevilles. Une barre de fer, dont une extrémité était fixée à une attache et que l'on pouvait cadener par l'autre extrémité, fut placée entre ces deux anneaux. Deux autres anneaux furent ajoutés pour immobiliser complètement les deux chevilles. Tous les soirs, jusqu'à cinq heures du matin, il était ainsi sanglé dans cet appareil.

En même temps, on construisit la double palissade autour de sa prison. La mer dont la vue lui avait paru pénible au début pour ensuite devenir son seul réconfort, lui fut désormais hermétiquement cachée. On lui accordait une heure de marche par jour, à l'intérieur des palissades, alors qu'un gardien l'accompagnait pas à pas.

Cet état de choses, déjà si abominable, empira encore à l'arrivée d'un nommé Déniel, comme gouverneur de l'île. En France il avait un dossier judiciaire bien connu, comme étant celui d'un espion, d'un profiteur, d'un être vil. On rapporte qu'il détenait la correspondance de Dreyfus pendant des mois. Il se faisait copier les lettres de sa femme par des serviteurs ignorants et sales. Enfin, il prenait tous les moyens pour que la vie de son prisonnier fût un véritable enfer. Le neuf juin, 1897, Alfred Dreyfus était rappelé en France pour y subir un nouveau procès. Après bien d'autres souffrances son innocence fut enfin reconnue et il réintégra son grade dans l'armée.

Pendant l'emprisonnement de Dreyfus, les regards de tout l'univers étaient tournés vers cette petite île rocheuse "L'île de Satan". Après son départ, elle demeura inoccupée pendant plusieurs années. Plus tard, cependant, elle devait l'être de nouveau : cette fois, par le lieutenant Benjamin Ullmo, officier de marine, juif lui aussi, qui avait essayé stupidement de vendre des secrets à cause de l'avarice d'une belle femme.

Pendant la grande guerre, "L'île de Satan" fut peuplée à sa pleine capacité. Le vieux cabanon du capitaine Dreyfus en vit plusieurs autres s'élever autour de lui, l'île ayant déjà servi pour y loger des lépreux. Dans ce temps-là, il y avait deux occupants par cellule. A l'heure actuelle elle est inhabitée. Les requins qui autrefois venaient dévorer les restants de victuailles, ont dû, eux aussi, l'abandonner.



Pour le SYNDICAT NATIONAL

Richard Ares, S. J.

Il est temps que cesse cette exploitation de l'homme par l'homme, honte de notre siècle, chancre rongeur de la physionomie catholique de notre province. Il est temps que l'ouvrier se relève de la "misère imméritée" où l'a plongé un système économique inhumain. Il est temps que le cultivateur, happé et pressuré par les tentacules des trusts, cesse de gémir sur son sort accablant. Il est temps, enfin, avant que la révolution n'apparaisse comme le seul et dernier moyen de salut, d'instaurer en notre province un ordre nouveau qui posera à sa base le respect de l'éminente dignité de la personne humaine.

ble qui va troubler le sommeil des puissants et des riches. C'est l'union qui donne du poids aux réclamations des faibles et des pauvres, soulevant l'opinion publique et faisant réfléchir les gouvernements sur leur devoir, et les trusts sur la justice de leurs procédés. C'est l'union qui assemble les forces dispersées en un seul faisceau, capable, par exemple, de supporter les difficultés et les chocs d'une grève à soutenir contre l'omnipotence des trusts. C'est l'union, et l'union seule, qui pourra apporter une amélioration solide et définitive tant à la classe ouvrière qu'à la classe agricole. Pourquoi donc alors l'une et l'autre tardent-elles tant à s'unir ?

Pour le syndicat national

Règnera-t-elle donc toujours l'éternelle division des Canadiens-français ! Que vient faire l'Internationale américaine chez eux ? Installée dans le Québec, ainsi qu'en un château fort, elle attire les ouvriers dans son sein, draine nos capitaux vers les Etats-Unis, commande, fait la pluie et le beau temps dans l'organisation du travail, déclenche des grèves plus souvent à tort qu'à propos, parfois pour nuire à nos industries et favoriser les industries rivales américaines. Est-il un seul pays au monde, le nôtre excepté, pour endurer une pareille mise en tutelle par l'étranger ? Sommes-nous devenus incapables de régler nos différends nous-mêmes ? Les vrais chefs, chez nous, sont-ils si rares qu'ils ne puissent commander sans être à la remorque des chefs américains ? Cet état est d'autant plus déplorable que le syndicalisme international présente des tendances de plus en plus révolutionnaires : "L'année dernière, à Montréal, écrit M. Adrien Gratton dans l'«Actualité Economique» du mois de septembre, un fort groupe de débardeurs décidait de se séparer de l'union internationale et fondait une union nationale qui signa un contrat de travail avec les sociétés de navigation. L'union internationale, furieuse de cet échec, fit tout ce qu'elle put pour briser cette nouvelle organisation, si bien qu'au printemps, elle décida de boycotter dans tous les ports de l'Amérique les navires chargés par le syndicat national, à moins qu'il ne s'affiliât à son groupement. Cette menace déloyale obligea le syndicat local à engager des pourparlers qui, finalement, aboutirent à son affiliation à l'union internationale".

Faut-il rappeler le procédé injuste employé par le C. I. O., à Montréal encore, pour enrôler de force les ouvrières de l'aiguille dans l'union américaine. Ces ouvrières refusant de se mettre en grève, les organisateurs du C. I. O. firent déclarer une grève de sympathie par les coupeurs de cette industrie qui préparaient les pièces assemblées par les ouvrières. Ces dernières, faute de travail, durent chômer malgré elles. L'union internationale organisa ensuite le piquetage devant les ateliers. Des ouvrières voulant y pénétrer furent battues et ridiculisées sans que la police jugeât bon d'intervenir. L'incident se termina par la victoire complète du Committee for Industrial Or-

ganization et l'enrôlement des ouvrières dans cette union". (A. Gratton, art. cit.)

"Où cela nous mène-t-il ? se demande M. Gratton. A des grèves d'occupation, comme aux Etats-Unis, à des grèves lentes, comme en France; à l'anarchie, comme en Espagne ou en Russie. Est-ce là ce que nous désirons ? Pourquoi, dans ce cas, nous préoccupons d'élaborer des lois sociales ? L'anarchie n'a pas besoin de ces états pour dominer le pays. Si nous désirons plutôt fortifier l'autorité dans le Québec en travaillant au progrès social, combattons avec acharnement le syndicat international qui se fait le propagandiste en notre pays des doctrines révolutionnaires".

Pour le syndicat national et catholique

Favorisons donc le syndicat national, c'est notre intérêt, mais n'oublions pas qu'en la province de Québec, "national et catholique", c'est tout un : depuis trois siècles que ces deux mots sont liés, et pour notre plus grand bien, ce serait folie de les séparer en un moment où, plus que jamais, l'union nous est nécessaire. L'affiliation au syndicat catholique, en outre, non seulement est un acte d'obéissance aux directives de l'Eglise qui recommande instamment aux catholiques de s'unir entre eux d'abord et avant tout, mais c'est aussi un acte de respect envers sa propre conscience; nulle part, mais surtout en public, il n'est permis au catholique d'être neutre quand il s'agit de sa foi : "Quoi qu'il fasse, nous avertit Pie X, même dans l'ordre des choses temporelles, le chrétien n'a pas le droit de mettre au second rang les intérêts surnaturels".

Mais, dira-t-on, que vient faire la religion dans cette question d'ordre purement économique ? C'est précisément sur ce terrain que se joue le salut des âmes, et l'Eglise n'aurait pas le droit d'intervenir ! Il est faux, d'ailleurs, que la question sociale, en particulier la question syndicale, ne soit que d'ordre économique. Quel homme de jugement et d'expérience soutiendra qu'on puisse établir le contrat collectif de travail, objet principal de l'activité syndicale, sans que soient soulevées des questions d'ordre moral, de véritables cas de conscience qui intéressent au premier degré la morale chrétienne ? Ainsi, pour déterminer les conditions de travail que l'ouvrier peut accepter

sans manquer à ses propres devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers sa femme et ses enfants, pour fixer le juste salaire, pour se prononcer sur une foule de questions, comme l'emploi légitime de la grève, l'harmonie ou la lutte des classes, etc., il faut faire appel à une morale, et le catholique ne peut et ne doit, dans de telles conditions, en connaître qu'une seule : la morale catholique.

Cette neutralité, d'ailleurs, n'est souvent qu'un trompe-l'oeil, un attrappe nigaud. Un exemple récent et clair : quelle a été l'attitude de nos soi-disant syndicats neutres devant le conflit espagnol ? Ils se sont prononcés nettement en faveur de l'Espagne rouge et communiste, pour laquelle ils ont ouvert une souscription, entraînant ainsi leurs membres catholiques à contribuer au triomphe du communisme, alors que le Pape et tous les évêques du monde réclament une lutte de plus en plus intense contre cet ennemi du nom chrétien et du nom divin.

Écoutons donc la voix de nos évêques : c'est la sagesse et l'expérience qui parlent par leur bouche : "Ne vous y trompez, nous avertit-elle, les sociétés neutres sont rarement inoffensives et causent presque toujours de graves préjudices aux catholiques qui s'y enrôlent. Le principe de neutralité qu'on y met en pratique, est un principe extrêmement dangereux. Un catholique ne peut pas admettre que toutes les religions sont égales..."

C'est clair, n'est-ce pas ? Pour donc que la foi se conserve intégrale et pure dans notre province, pour que nos traditions nationales se maintiennent et se développent dans toute leur beauté, pour que la paix sociale se rétablisse totalement et règne dans toutes les classes de notre société, pour qu'un renouveau économique se produise, pour que l'aurore de l'organisation corporative brille bientôt dans le Québec français, encourageons de toutes nos forces le syndicat national et catholique.

Richard ARES, S. J.,
de l'Ecole Sociale Populaire.

AGENTS demandés pour vendre bas, lingerie, chemises, cravates, etc., directement au consommateur. Pour plus de détails, écrire à : Gérant, Real Silk Hosiery Mills Ltd, Immeuble Castle, Montréal.

La Vieille Toux Cède Avec "Buckley's Mixture"

Lisez Ce Que Dit M. Gull

Hamilton, Ontario: "Depuis mon enfance jusqu'à ma 32ème année, je ne pouvais me débarrasser d'une toux opiniâtre qui me hantait jour et nuit. Le médecin me dit que je souffrais d'une bronchite chronique et que je ne pouvais obtenir aucun soulagement permanent. Un jour je vis une annonce de 'Buckley's Mixture'. Le mot bronchite attirait tout spécialement mon attention. J'achetai une bouteille de 'Buckley's' et j'obtins du soulagement. J'en achetai deux et ma toux disparut complètement. Il y a de cela six ans, et la toux n'a pas depuis réapparu."
"Buckley's Mixture" vous soulagera instantanément de cet étranglement douloureux qu'est la bronchite, il agit aussi comme l'éclair sur la toux et le rhume. Pourquoi ne pas vous en procurer une bouteille aujourd'hui ? "Buckley's" est en vente partout et il est garanti.

La Maison Langlois



J. P. Olivier LANGLOIS,
Saint-Jean, Que.

La Maison Langlois a été fondée, en 1880, par M. J. B. Olivier Langlois. Ce vieil établissement peut se vanter d'avoir progressé avec notre jolte petite ville devenue si intéressante par son développement industriel et commercial. Monsieur Olivier Langlois manufactura d'abord des meubles. Un peu plus tard, il ouvrit un petit magasin qui augmenta d'année en année pour devenir enfin la maison prospère qu'est aujourd'hui la Maison Langlois.

Son fils, M. J. P. O. Langlois, succédait à son père, en 1905. Avec le même esprit d'initiative, il contribua, lui aussi, à l'essor de la maison. Il fonda, aux Trois-Rivières, une succursale qui fut très prospère, et deux autres à Montréal. En plus de ce commerce, M. J. P. O. Langlois devint directeur de funérailles et fit un succès de cette profession.

A la mort de M. Langlois, en 1936, le magasin et la direction des funérailles passèrent à ses fils, Ronald, Gérard et André, le gérant. Ils sont admirablement secondés par leur mère, madame Langlois qui, avec son expérience et son sens des affaires, leur est un guide précieux.

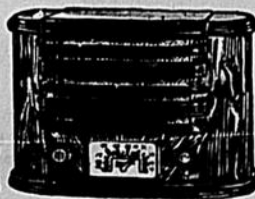
MODÈLE 112 C.A. RENDEMENT DE 7 LAMPES

Comprenant nombre des spécialités réunies dans les récepteurs toutes ondes, sans cependant coûter aussi cher. "Déploiement en éventail" sur la bande de 31 mètres. Le cabinet étant fermé à l'arrière, vous pouvez vous servir de ce chic petit modèle comme tout de suite \$51.95



MODÈLE 110 C.A. RENDEMENT DE 6 LAMPES

Ce petit modèle est un succès. Sa réception est très bonne et sa sensibilité hors de l'ordinaire. Couvre toute la bande d'émissions entre 530 et 1725 K.C. Quelques signaux de police. Le cabinet d'un beau grain de noyer, à une jolie ligne. \$39.95



RÉCEPTION

Full à Full

DES PROGRAMMES DE VOS FAVORIS

Vos étoiles favorites deviennent des amis intimes, tant la réception d'un Marconi est réaliste. Et la syntonisation n'est plus qu'un jeu d'enfant avec le nouveau "cadrant-éventail". Parmi les autres innovations que présente Marconi citons : la syntonisation électrique, la syntonisation automatique — et cette exclusivité importante, le baffle exponentiel qui assure à la tonalité une beauté suprême. Pourquoi donc vous satisfaire d'un à peu près, lorsque Marconi vous offre ce qu'il y a de mieux — considérant surtout qu'il ne coûte pas plus cher ? Les superbes modèles Marconi dominent dans leurs classes respectives. Voyez-les chez votre vendeur.

CANADIAN MARCONI COMPANY

Une série complète de modèles de \$32.95 à \$324. Vancouver Toronto MONTREAL Halifax St. Jean, T.-N.

La qualité Marconi ne coûte pas plus cher

ATTENTION

APPRENEZ A DESSINER

Même si vous n'avez jamais tenu un crayon, savez-vous que vous pouvez devenir un très bon dessinateur ?

Combien d'entre vous ont un talent naturel ignoré qui, malheureusement, n'a jamais été exploité. Pourquoi?... Parce que l'opportunité ne leur a jamais été fournie de le développer. Un cours par correspondance qui a toujours eu des résultats inespérés jusqu'ici, se présente à vous. Pourquoi ne pas en profiter ? Il ne nécessite aucun déplacement, aucune charge supplémentaire.

A l'«Ecole de Dessin pour Tous», vous trouverez une méthode incomparable qui fera de vous, en peu de temps, un excellent artiste.

Dans le monde actuel, il devient si compliqué de se tirer d'affaire. La spécialité règne en maître. Il n'en tient qu'à vous de devenir un spécialiste, soit dans la décoration, dans la mode, la publicité et le dessin.



Apprenez
DESSINER & PEINDRE
facilement et très vite
demandez notre Programme
ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE
ECOLE DE DESSIN POUR TOUS
59-c rue St. Joseph,
Quebec

VOTRE PETIT BILLET

La semaine dernière, Tante Lise n'a pu, à cause du peu d'espace, vous écrire son Petit Billet habituel. Mais cela ne veut pas dire qu'elle vous oublie... loin de là ! Elle y pense très souvent, cherche des histoires pouvant vous intéresser et vous amuser, ainsi que des jeux, des devinettes, des illustrations, enfin, tout ce qui peut contribuer à faire un beau "Coin" pour ses chers petits.

Et, rien ne lui fait plaisir comme lorsqu'elle reçoit de charmantes lettres de ses petits amis. Alors, ne vous gênez pas, venez souvent causer avec votre Tante Lise, lui raconter votre vie, lui dire vos goûts; lui dire surtout si vous aimez votre "Coin des Enfants". Faites-lui aussi vos suggestions. Vous avez beaucoup aimé le dernier concours ? Tante Lise veut en organiser un autre, tout prochainement. Alors, si vous lui disiez quel genre de concours aurait vos préférences, elle accepterait vos suggestions avec beaucoup de plaisir, car ceci lui prouverait que vous vous intéressez à votre "Coin" et c'est son plus grand désir. Cela lui serait aussi d'un grand secours pour savoir ce que vous aimez.

Je vous ai parlé des suggestions pour un concours, mais cela ne veut pas dire que vous ne puissiez lui dire quel genre d'histoire vous aimez, quels jeux ont vos préférences ! Je publierai bientôt pour les petites filles, des poupées à découper et habiller. Cela vous va-t-il ?

J'attends avec impatience les lettres de tous mes neveux et nièces et je me fais un plaisir à l'avance de les lire.

Tante LISE

DEVINETTES

1. Pourquoi les poissons sont-ils les plus malheureux des animaux ?
2. Pourquoi les chirurgiens sont-ils souvent en désaccord ?

REponses

1. Parce qu'ils restent toujours le bec à l'eau.
2. Parce qu'ils pansent différemment.



LA VANITE PUNIE

C'est, aujourd'hui, la fête de maman. Rosette et Jean ont donné une jolie boîte de papier à correspondance, et papa, un collier splendide, tout à fait à la mode : des anneaux brillants y sont reliés par des diamants plus brillants encore.

Rosette, qui est excessivement coquette, l'admire, le retourne sous toutes ses faces.

—Maman, voulez-vous me le prêter un peu ? J'aimerais tant le voir sur moi !

Maman passe le collier au cou de Rosette qui n'en tient plus de joie et s'admire dans toutes les glaces de la maison.

—Rends-le-moi, dit maman, je vais le ranger.

—Vous ne le mettez pas ?

—Ce serait ridicule de le porter toute la journée. C'est un collier à mettre sur une robe de toilette.

Maman met le collier dans sa boîte, la boîte dans son coffret à bijoux.

Le lendemain, elle trouve Rosette dans sa chambre, le collier au cou, en train de s'admirer de nouveau :

—Rosette, dit-elle, je te défends une fois de plus de prendre quoi

que ce soit chez moi, ne recommence pas !

Rosette remet le collier à sa place, bien à regret. Dans la journée, elle doit aller jouer chez son amie Yvette.

—Quelle robe vais-je mettre, cet après-midi ?

—Pour jouer, ta robe bleue est bien assez bonne !

—Je l'ai mise tout l'été !

—Justement, si tu l'abîmes, ce sera moins dommage !

Rosette est mécontente. Chez Yvette, il y a Gisèle qui est si chic et a chaque fois une robe neuve.

A l'heure de son départ, elle passe sa robe bleue en bougonnant. Mais, tout à coup, elle a une idée... Si sur sa robe, elle passait le beau collier de maman, elle deviendrait du coup beaucoup plus jolie ! Elle court le chercher, le cache sous sa robe et passe vite son manteau pour que maman ne voie rien !

—Comme tu es belle ! disent les amies de Rosette, quand elle apparaît. Qui t'a donné ce collier ? C'est magnifique !

Même Gisèle est en admiration ! Rosette est enchantée.

On organise une partie de ca-

nette. Rosette court, poursuivie par Madeleine. Elle va toucher le but quand Madeleine fait un effort désespéré, attrape Rosette par son collier et tire... Un anneau casse, une boule se défile, le collier est par terre...

Les petites filles sont désolées. Rosette éclate en sanglots. Elle pleure tellement que les autres essayent de la consoler :

—Ça se raccommode sûrement, tu sais ! Ne pleure pas comme ça !

A cinq heures, maman vient chercher sa fille. Quand elle voit ses yeux rouges, elle en demande tout de suite la cause.

—C'est pour son collier, madame, dit Yvette.

—Quel collier ?

—Son beau collier brillant qui est cassé !

—Montre-le-moi, Rosette.

Rosette est obligée d'obéir. Maman saisit le collier :

—Tenez, dit-elle, je vous présente une désobéissante, vaniteuse et voleuse. Ce collier est à moi, et j'avais défendu à Rosette d'y toucher !

Rosette voudrait disparaître sous terre. Ses amies la regardent avec reproche... Et c'est l'argent de ses économies qui paiera la réparation du beau collier de maman !

PRIX SPECIAL



• Huguette DuSablon, de Shawinigan Falls, gagnante d'un "Album des Belles Images", prix spécial du concours, offert par "Tante Lise".

COURS COMPLET DE COIFFURE

La plus ancienne école en ville sous la direction personnelle du **PROFESSEUR BERNARD** MEDAILLE D'OR.—Paris - Londres. Nos diplômés occupent d'importantes positions chez des coiffeurs hautement réputés par tout le Canada. Ecrire pour livres gratuits. Diplômes aux gradués. 1231, Ste-Cath.-O., Montréal

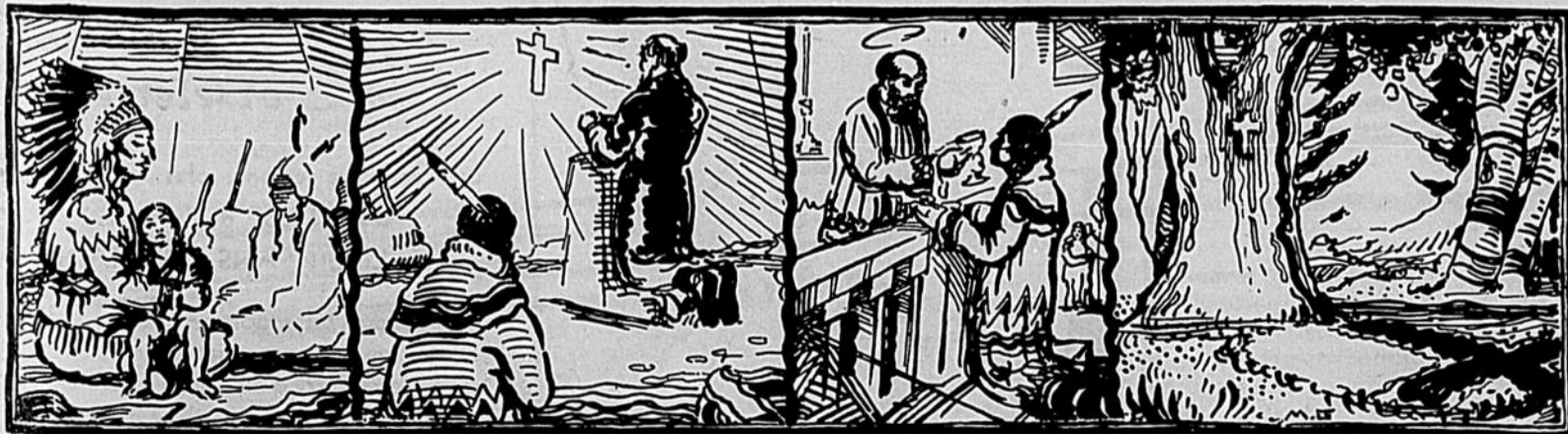


PATRON ANNE ADAMS. — No 4591
Avec ce patron de Anne Adams vous pouvez confectionner deux jolis tabliers dans des matériels gais. Le modèle A. est en percale ou chambré; B est en batiste ou basin.
Vous pouvez vous procurer le patron 4591 dans les grandes tailles, petit, medium et grand. La petite grandeur demande 2 1/4 verges d'un matériel de 36 pouces de large. Les illustrations et instructions accompagnent le patron.
Envoyez vingt cents en monnaie à l'adresse suivante. LE SUPPLEMENT HEBDOMADAIRE L.T.E.E., Département des Patrons, 1117 Ste-Catherine Ouest, MONTREAL.
Ecrivez lisiblement votre nom et adresse ainsi que le numéro du patron.
Patron: No 4591
Nom
Adresse

1656

Catherine Tekakouitha

1680



En 1656, naquit une jeune indienne qui devait s'appeler, plus tard, Catherine Tekakouitha. Son père était Iroquois, sa mère, Algonquine. Sa mère était chrétienne et enseigna à la petite fille à prier le Grand Esprit. Lorsque ses parents moururent, elle avait quatre ans, et un de ses oncles la prit chez lui. Lorsqu'elle fut assez grande, elle aidait ses tantes et, quoiqu'elle ne fut pas baptisée, elle pria et aimait beaucoup le Bon Dieu.

Comme ses yeux étaient faibles, on la nommait Tekakouitha, c'est-à-dire, celle qui cherche devant. Son oncle voulut la marier à un indien de sa bourgade, mais elle refusa parce qu'elle voulait être au Bon Dieu seulement. Un jour, les Français ayant battu les Iroquois dans une guerre, ceux-ci demandèrent la paix et des missionnaires. Trois Robes Noires furent logées dans la maison de son oncle. Elle fut si impressionnée de voir prier qu'elle demanda à être instruite dans leur religion.

Elle fut baptisée, le 18 avril 1676, à l'âge de 20 ans, et reçut le nom de Catherine. Lorsqu'elle fut catholique, elle devint le souffredouleur de sa famille. Alors, elle s'enfuit à Laprairie, où il y avait beaucoup de sauvages convertis. Elle y fut très bien accueillie. En 1677, Catherine fit sa première communion. Elle aimait tellement à prier qu'elle passait souvent des nuits entières dans la chapelle. Elle s'était fait une croix qu'elle avait fixée à un arbre dans la forêt et allait souvent y prier.

Catherine n'avait jamais joui d'une bonne santé et mourut très jeune. Le Mercredi-Saint de l'année 1680, après avoir communiqué, elle s'éteignit doucement. On l'enterra au pied de l'arbre sur lequel elle avait fixé une croix là où elle aimait tant prier. On l'a appelée la Geneviève du Canada, à cause des nombreux miracles opérés à son tombeau.

Nos Jolies



Canadiennes



Quelques photos de concurrentes prises au hasard.

Notre Concours de Beauté

Le concours se poursuivra jusqu'au premier décembre

1ère rangée, de gauche à droite: Mlle Gilberte Saint-Laurent, 27 rue O'Connell, Québec; Mlles Jeannette Ross, Trois-Pistoles, P. Q.; Mlle D. Foucault, Saint-Jacques, Côté Montcalm.

2ème rangée, de gauche à droite: Mlle Alice Tremblay, 174, Grande-Allée, Québec; Mlle Rachel Barry, La Pêrade, Côté Champlain; Mlle Berthe Bernier, Saint-Jean Port-Joli, Côté L'Islet.

pensez-y bien

La Mode, ce dieu capricieux, tient sous sa loi toutes les femmes du monde; cet hiver, elle n'abuse pas de ses charmes, mais elle en use. La silhouette nouvelle nous emporte vers une conception plus féminine et plus recherchée. Vous n'en serez pas moins charmante... et cela ne vous donnera pas plus de mal.

Vous avez à cœur votre beauté; vous n'hésitez pas à prendre tous les moyens pour l'améliorer ou la conserver; et votre maintien, votre tenue, votre démarche, êtes-vous bien certaine que vous leur donnez toute l'attention voulue?...

Songez-vous que la beauté d'une femme n'existe plus seulement dans la régularité de ses traits? Car, la conception de la beauté n'est plus la même qu'autrefois; tout dépend du parti que vous savez tirer de ce dont la nature vous a gratifiée. Vous devez étudier et soigner tout en vous.

Combien, malheureusement, parmi nous, négligent ce point important qui décide de notre élégance et souvent de notre santé; car, notre tenue générale, que nous soyons jeunes ou plus âgées, dépend de la manière dont nous sommes corsées. Il est

de toute nécessité, pour une femme, de porter un bon corset.

Aujourd'hui, le corset est à l'honneur comme jamais. Le retour de la mode à la finesse de la taille, et au modelé de la poitrine et des hanches exige de toute femme qu'elle porte un vêtement de choix. Que vous soyez délicate ou grassette, le corset vous avantagera toujours. Vos robes même prendront une tout autre allure si vous portez un corset qui moule bien votre taille.

Pas un corset, si ce n'est le corset Nu-Back, ne vous donnera tout le confort désiré en même temps que la grâce harmonieuse qui feront de vous une femme chic.

La réputation de ce corset n'est plus à faire, celles qui le portent ne veulent plus en avoir d'autre, celles qui ne le portent pas, je leur conseillerais d'en acheter un, immédiatement, et je suis sûre qu'elles n'auront qu'à se féliciter de leur choix.

Comm.

DEFENSE DE SE TEINDRE LES CHEVEUX

A moins que ce ne soit avec "KOMOL" la teinture de l'élégante moderne, la seule approuvée par les hommes parce qu'elle est si naturelle. En vente dans toutes les pharmacies, en application dans tous les salons de beauté. Écoutez le programme KOMOL à CKAO le samedi à 11.00 a.m. Komol Ltée, 1410 rue Stanley, Montréal.

KOMOL



NuBack

CAN. PAT. 312 612

PRESENTE
Un principe
nouveau dans
la Corseterie

Le Corset ne remonte plus
SVELTESSE de la taille
Liberté SANS CONTRAINTE

Le dos télescopique breveté (voir illustration) vous permet de vous pencher, de danser, d'être aussi alerte qu'il vous plaît, avec une entière liberté de mouvement... Nu-Back reste ajusté en place. Il ne peut pas remonter et venir gâcher l'apparence de votre robe, vous mettre mal à l'aise, ni déchirer vos bas.

LA COMPAGNIE LIMITEE
DOMINION CORSET
QUEBEC, Canada.

Le castor comme emblème national est-il d'origine française ou anglaise ?

L'autre jour, dans une réunion d'amis, parlant des emblèmes et des devises du Canada : le castor, la feuille d'érable, le mouton, et "Nos institutions, notre langue et nos lois", quelqu'un soutint, presque contre tous, que le castor était plutôt d'origine anglaise et qu'il avait été surtout choisi pour les Anglo-Canadiens; que nous, Canadiens-français, ne pouvions le revendiquer comme nôtre, ainsi que nous pouvions le faire pour la feuille d'érable et la devise choisie par Ludger Duvernay pour la Société Saint-Jean-Baptiste. L'assertion fut mise en doute et, à la fin, laissée de côté, son auteur n'ayant pas sous la main dans le moment les preuves nécessaires qui pouvaient l'appuyer. Les quelques notes suivantes pourraient peut-être lui être utiles dans sa preuve. Je les puise dans l'article d'un vieux numéro de l'"Electeur", — 1er octobre 1883, — emprunté à un numéro de "Star", paru quelques jours auparavant et dans lequel on reprochait à M. Benjamin Sulte — qui venait de publier son "Histoire des Canadiens Français", — certaines assertions, entre autres celle-ci :

"En 1880", écrit Sulte, "toute la Confédération réclame le castor et la feuille d'érable. Nous voyons les Anglais qui croient avoir inventé ces emblèmes. Alors, pourquoi n'acceptent-ils pas aussi "Nos Institutions, notre Langue et nos Droits" ? On n'est pas Canadiens sans cela — et tous les Anglais veulent maintenant être Canadiens".

Alors, pour prouver sa théorie, Benjamin Sulte invoquait la numismatique; il citait la médaille de 1690, — "Kebeca Liberata", — et le billet de banque de 1792; il faisait, en outre, allusion au désir exprimé par le comte de Frontenac, en 1673, de mettre le castor sur les armes de la ville de Québec.

A cela le "STAR" répondait en invoquant également la numismatique. Il rappelait qu'en 1670, une monnaie fut frappée spécialement pour le Canada et on n'y voit aucune trace de castor; ni même aucun signe allégorique du Canada. La devise, seule, est nationale: "Gloriam Regni Tui Dicent".

Disons, entre parenthèses, que cette pièce d'argent de 15 sols émise par l'édit de Louis XIV, le 19 février 1670, "pour faciliter les affaires de la Compagnie des Indes Occidentales en Amérique" est, sans conteste, l'une des plus rares pièces de monnaie du Canada. Cette pièce, dont la valeur intrinsèque n'atteint pas même notre pièce de vingt-cinq sous, est cotée aujourd'hui par les collectionneurs, de \$150.00 à \$200.00, selon son état de conservation.

Mais, revenons à l'imbroglio "Sulte-Star". Le journal anglais faisait, en outre, remarquer qu'on ne découvre aucune marque distinctive dans la monnaie octroyée aux colonies françaises de l'Amérique, en 1721-22, et sur laquelle la devise même est celle de la France; qu'aucun emblème distinctif non plus n'apparaît sur les médailles accordées aux chefs indiens par Louis XIV et Louis XV; qu'enfin, le seul cas où l'on voit figurer le castor, sous le régime français, c'est sur la médaille commémorant la défaite de Sir William Phipps, en 1690, mais le journal anglais déclarait que le dessin ne comporte aucune application héraldique au Canada. Bref, on soutenait, après maints autres arguments, que l'on ne peut trouver aucune autorité — no data — soit numismatiques ou autres, pour constituer le castor emblème du Canada sous le régime français, comme le prétendait M. Benjamin Sulte.

Par contre, l'auteur de l'article du journal anglais prétendait avoir une preuve irrécusable que cet animal a servi d'emblème sous le régime anglais. Le 10 septembre 1621, rappelle-t-il, le roi Jacques Ier octroya à Sir William Alexander of Menstrie le territoire de la Nouvelle-Ecosse par une charte avec permission de diviser ce territoire en cent lots et de disposer de ces lots en y attachant le titre de Baronet dans le but de promouvoir les intérêts de la colonisation. Sir William fut créé comte de Sterling et vicomte du Canada, son écusson pour ce dernier titre était un castor avec la devise: "Per mare, per terras" avec privilège, en outre, de frapper une monnaie inférieure en cuivre pour la colonie et qui portait probablement aussi un castor, — mais l'auteur de l'article ne peut l'affirmer.

Ce dernier concluait ainsi: Louis XIV ne conféra aucune armoirie à Champlain, comme gouverneur de la Nouvelle-France, ni à ses successeurs, tandis que Jacques Ier octroya à la colonie de la Nouvelle-Ecosse l'emblème distinctif du castor qui, depuis, a été régulièrement maintenu. Son origine est donc anglaise. Quand la colonie passa, plus tard, sous le joug de l'Angleterre, on trouve le castor comme emblème sur la médaille frappée, en 1760, pour commémorer la subjugation complète de la colonie; le castor figure au premier rang comme emblème du Canada. La femme en pleurs représente la France. Il en est de même sur une médaille frappée à l'occasion de l'invasion du Canada, en 1775; le castor se montre sur le billet de banque canadien de 1792, sur la médaille du "Beaver Club" en 1785, sur la médaille émise par les Anglo-Canadiens, — "The Loyal and Patriotic Society of Upper Canada", — pour la guerre de 1812... et l'auteur de l'article en question affirme que tous ces cas sont antérieurs à l'emprunt du castor comme emblème canadien-français par Ludger Duvernay, en 1834... Et voilà assurément qui pourrait singulièrement aider notre ami dans ses prétentions de l'autre jour.

Damase POTVIN.

Des exemples de Le Bourreau longévité

Le Dr Luiz Hernandez surprit un jour les assistants d'une assemblée de savants médecins, réunis à Bogota en leur disant qu'il avait connu au cours de ses voyages un homme âgé de 180 ans, plus ou moins. Ce centenaire, Miguel Solis, un fermier mérité, demeurant au pied de la Sierra Messilla, avait été connu vers l'âge de 80 ans par des personnes qui étaient alors des enfants de 10 ans et qui en avaient maintenant quatre-vingts. Ce témoignage démontre que le fermier mérité avait près de 180 ans. D'ailleurs, son nom figurait, en 1878, sur une liste de souscription en faveur d'une église franciscaine, qu'il avait signée, en 1712, et le prieur affirmait que le vieillard était bien le signataire de jadis.

Quelle que soit la vérocité de ce fait, l'"Express" de Rochester rapporta, le 19 mai 1877, le décès d'un Canadien nommé Augustin Picard, qui était né à Saint-Pierre, près de Québec, en mars 1767. Il était donc âgé de près de 110 ans. Augustin Picard avait été marié deux fois et avait eu huit enfants de chaque lit. Pendant sa longue existence, le vieillard n'avait jamais été malade. Il mourut de faiblesse et sans souffrir. Il habitait Rochester depuis la guerre de Sécession et avait autrefois demeuré à Troy. Jusqu'à l'âge de 80 ans, il avait exercé son métier de charpentier. Il menait une vie sobre mais il fumait comme un Turc, du matin au soir, et M. Nicot n'avait pas de plus tenace partisan que lui. Le grand âge du défunt n'avait rien de surprenant car, disait-il, l'habitude dans sa famille était de devenir plus que centenaire; son père était mort à 108 ans et sa mère à 104. Au moment de sa mort, il avait une soeur vivante encore à 108 ans.

L'"Opinion publique" avait également rapporté, le 10 mai 1877, la mort du sieur John Rosseter Evarts, à l'âge avancé de 102 ans, survenue à la résidence de son gendre, Hector Marcoux, de Sainte-Ursule.

UNE MEMOIRE PRODIGIEUSE

On a toujours attribué au roi George III une mémoire prodigieuse des hommes. Il lui suffisait, disait-on, de voir une personne une seule fois — et les souverains en voient un grand nombre dans leur vie, — pour se le rappeler pendant le reste de sa vie. M. Charles de Lanaudière, étant encore au service de la France, avait accompagné son oncle, le comte de Boishébert, chargé d'une mission diplomatique, à la cour d'Angleterre. Il fut présenté au roi George III. Quinze ans après cette première entrevue avec le souverain de la Grande Bretagne, il lui fut présenté de nouveau, mais cette fois en qualité de sujet britannique. Le roi le reconnut aussitôt et lui dit en se servant de la langue française :

"Vous m'avez été introduit jadis comme sujet français mais je suis heureux aujourd'hui que vous le soyez comme l'un des miens".

Puis il ajouta en anglais: "J'oubliais que vous parlez l'anglais avec aisance".

Le Bourreau Humphrey et nos patriotes

A l'époque sanglante de la révolution de 1837-38, le bourreau, à Montréal, était un nommé Humphrey. Ce personnage était d'un étonnant cynisme. Il bravait le public. Lui seul parmi les bourreaux refusa de dérober ses traits sous une cagoule noire. Il était taillé en hercule, très obèse et quoique n'étant atteint d'aucune infirmité, il marchait toujours courbé sur un bâton. Les enfants se reculaient à son approche, car personne n'ignorait alors ce qu'étaient ses ignobles fonctions.

Personne ne connaissait la demeure du bourreau Humphrey. Il courait sur son compte, dans le peuple, les légendes les plus curieuses. Il n'avait jamais essayé de se cacher et, chose étrange, on ne lui a jamais fait mauvais parti dans les rues où il circulait en parfaite sécurité. Il exerçait sur tous ceux qu'il approchait une telle terreur qu'il éloignait les plus hardis, même s'ils étaient en nombre.

Voici les noms des patriotes souillés par les mains du bourreau Humphrey :

21 décembre 1838. — J. N. Cardinal, N.P., Jos. Duquet, E.E.D.

18 janvier 1839. — T. Théophile Decoigne, Joseph-Jacques Robert, Ambroise Sanguinet, Charles Sanguinet, François-Xavier Hamelin.

15 février 1839. — F. X. Thomas de Lorimier, François Nicolas, Pierre-Rémi Narbonne, Amable Daunais, Charles Hindelang.

CE MAL DE DOS EST UNE AGONIE!



LES REINS POURRAIENT EN ÊTRE LA CAUSE !

Des reins paresseux laissent les poisons s'accumuler dans votre système. Mal de dos, lumbago et douleurs rhumatismales et douleurs fréquemment. Les GIN PILLS donneront aux reins l'aide qu'ils requièrent pour filtrer les poisons qui causent la douleur. "Constatez-en les mérites par l'usage!" 275F

Lafontaine et Napoléon 1er

Sir L. H. Lafontaine était une des incarnations les plus parfaites du type napoléonien. Cette ressemblance frappait tout le monde; il était loin de la dédaigner lui-même et cherchait à la rendre plus sensible encore par une petite touffe de cheveux qu'il laissait tomber sur son front.

Un jour, les soldats de la grande armée se pressèrent autour de lui, pleins d'émotion, et s'écriaient avec transport: Bon Dieu! monsieur, que vous ressemblez à notre empereur!

La première fois que lady Bagot l'aperçut, elle ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise et de dire à son mari: "Si je n'étais pas certaine qu'il est mort, je dirais que c'est lui". Elle parlait de Napoléon Ier qu'elle avait vu à Paris.



Aimez-vous le bon vin?

Tout dîner qui commence avec du Vin St. Georges type SHERRY et qui se termine avec du Vin St. Georges type PORTO procure un plaisir aussi complet que le festin le plus plantureux qui soit. Et le bas prix de ces vins de qualité européenne permet d'obtenir ce plaisir à chaque repas.



Vin Rouge Type Porto **Vin St. Georges** Vin Blanc Type Sherry

VINS DE FAMILLE POUR TOUTE LA FAMILLE
Bouteille de 26 oz. 40c. Bouteille de 40 oz. 60c. Cruche de 1 gallon \$1.75
Produit de T. G. Bright (Québec) Limitée, Lachine, P.Q.



BILLET

J'avais assisté à une séance de boxe. Le vainqueur du combat principal, un grand gaillard de six pieds, aux biceps puissants avait réussi à mettre hors de combat son rival après l'avoir malmené jusqu'à lui imposer des coupures par où le sang s'échappait abondamment. La foule avait hurlé et l'atmosphère, particulière à ces salles de spectacles, était lourde et suffoquante. Fatigué de l'effort et ruisselant, mon gaillard alla s'échouer dans les bras des seconds pendant que les spectateurs regagnaient la sortie.

Je demeurai à mon siège observant le manège des entraîneurs. On épongeait le vainqueur, on le félicitait. Le vaincu, lui, était au pays des étoiles et un râle s'échappait de sa gorge. Il revint à lui. Les deux pugilistes laissèrent alors l'arène pour se diriger vers les douches. Je les suivis.

Dans cette chambre, les promoteurs, les entraîneurs et toute cette cohorte de gens affairés ne parlaient que de l'issue du combat et quelques vieux boxeurs regardaient d'un regard en envieux celui qui avait remporté la palme. Mon titre de journaliste me permit de suivre le vainqueur jusqu'à la douche et pendant qu'il se revigorait par un bain en règle la conversation suivante s'engagea :

Es-tu heureux d'avoir gagné?

Certainement. J'aurais voulu par exemple ne pas lui faire tant de mal.

Pourquoi?

Parce qu'il est chic garçon et qu'il est mon ami. Dans l'arène, il n'y a plus d'amitié et c'est pourquoi je n'aime pas l'arène.

Et ce gros garçon pleurait.

Dans l'autre coin crasseur de la chambre, celui qui maintenant se laissait "replâtré" par le médecin... souriait. Les mêmes sentiments l'agitaient-ils?

Triste métier que celui de boxeur n'est-ce pas?

C'est parce que vous ne le connaissez pas. C'est ma vie à moi de risquer ma peau. C'est ma vie à moi de me battre.

Ton adversaire ne t'a pas ménagé?

Il était le plus fort et il a bien fait. On ne met pas les gants de boxe pour se flatter. C'était un autre type.

• Après une période d'entraînement particulièrement brillante, les différentes équipes de la Ligue Nationale de Hockey ont ouvert une autre campagne. Le 4 novembre dernier, les sportifs ont assisté à l'ouverture de la nouvelle saison. Quelques joueurs ont attiré l'attention, au cours de la dernière saison. On voit ici, à gauche, Larry Aurie, aile droite des Red Wings de Détroit, les champions de la dernière campagne. Au centre, une scène qui ne se présente pas souvent au cours d'une joute de goret. A l'extrême droite, Harvey "Busher" Jackson, aile gauche des Leafs de Toronto. Aurie et Jackson sont peut-être actuellement les meilleurs joueurs de toute la N. H. L.

LE SKI PREND DE L'EXPANSION

Pourquoi n'y avoir pas songé plutôt à ces démarches entreprises depuis quelque temps, auprès des gouvernements, pour que ceux-ci accordent aux skieurs des octrois substantiels pour l'érection de tremplins et la création de centres d'hiver? On ne saurait le dire. La vogue sans cesse grandissante du ski a conquis les plus indifférents. Les clubs de ski ont surgi comme sous l'effet d'une baguette magique et les skieurs ne se comptent plus dans notre province.

Notre beau pays laurentien nous invite à la création de stations hivernales et comme nous avons été lents à nous mettre à la tâche. Nos belles montagnes et leurs panoramas uniques sont un trésor pour le skieur de notre province. Dans la région de Montréal, on pourrait développer magnifiquement ces stations hivernales.

On s'étonne, en parcourant la France durant l'hiver, de cette activité fébrile des skieurs. C'est un sport qui connaît présente-

ment ses plus beaux jours. Les pays d'Europe ont compris l'importance de favoriser la jeunesse en ce sens et ne se sont pas fait tirer l'oreille pour voter des montants considérables. On a vu dans ce mouvement du ski, un mouvement touristique et l'on y est allé largement. Les statistiques ont prouvé sans tarder que les sommes votées avaient été remboursées par un tourisme hivernal de plus en plus intense.

Souhaitons qu'en notre pays, nos gouvernants favorisent notre jeunesse et lancent un mouvement de tourisme d'hiver bien ordonné pour le bénéfice de la collectivité sportive et touristique.

Le ski est un sport merveilleux. Exercice au grand air, il ne peut souffrir de comparaison avec les autres sports d'hiver en raison de l'habileté qu'il exige et de la santé qu'il procure. Le skieur fait l'ascension des plus hautes montagnes pour tonifier ses poumons et il effectue des descentes vertigineuses pour fortifier ses nerfs. Un skieur est toujours un homme heureux.

UN PEU D'HISTOIRE

LA COUPE STANLEY

Lord Kilcourse, plus tard Lord Craven, un feld maréchal de l'armée anglaise, était au Canada, en 1890. Il s'intéressa au jeu de hockey. Lorsqu'il fut assez au courant de ce sport, on le nomma membre du "Rebels Hockey Club", de l'Association Ontarienne de Hockey.

Comprenant que les joueurs combattaient surtout pour l'honneur, Lord Kilcourse communiqua avec son ami, Lord Stanley, et lui suggéra d'offrir un trophée qui serait remis au vainqueur, à l'issue de chaque saison. Lord Stanley répondit par un cadeau de cinquante dollars. Cette somme fut utilisée pour l'achat d'une coupe qui, aujourd'hui, se ressent de l'amas des années, mais qui demeure toujours le trophée par excellence dans le hockey.

Au cours de l'année 1908, la Ligue Nationale fut formée et devint un circuit professionnel. En 1911, on créa la Ligue de la Côte du Pacifique. A la fin de l'année, le vainqueur de ce circuit rencontra le gagnant ou le champion de la Ligue Nationale, pour l'obtention du fameux trophée.

Les amateurs ont souvent disputé ce trophée aux professionnels en disant que Lord Stanley ne l'avait pas donné pour les professionnels, mais pour les amateurs. La querelle tourna à l'avantage des joueurs professionnels, et aujourd'hui, le trophée est l'emblème du championnat mondial du hockey.

Les amateurs se consolèrent quand ils eurent la coupe Allan. Ce trophée fut donné par Sir Montagu Allan, de Montréal. Cette coupe est l'emblème du championnat amateur du Canada.

LA RAQUETTE

Cet instrument était nécessaire au pays, lors des premiers temps de la colonie, et même aujourd'hui dans nos campagnes. Nos cultivateurs s'en servent pour se rendre dans la forêt pour y faire leur bois. On chausse la raquette également au temps des sucres lorsque la neige, par suite du dégel, ne peut supporter le poids de l'homme.

La raquette est l'instrument le plus précieux pour le trappeur. Le missionnaire, dans les régions du nord, ne pourrait s'en passer. Instrument utile, il est devenu un sport et quel sport!

Les raquetteurs effectuent des randonnées magnifiques à travers champs. Clairons et tambour en

tête, on brave la température la plus inclemente. Les excursions loin des villes donnent à ceux qui s'adonnent au sport de la raquette la santé qui nous manque si souvent dans l'air empoisonné des villes.

Il est une constatation que l'on ne manque pas de faire, cependant, quand on fréquente les raquetteurs. On déplore le fait que la majorité de ces groupements délaisse la course et l'excursion pour l'organisation de réunions sociales. Certains raquetteurs n'ont jamais chaussé la raquette se contentant facilement de la parade d'église, de la convention annuelle et des soirées mondaines dans le costume traditionnel.

Faites-nous développer votre photo concernant le concours de beauté. — Films de toutes grandeurs développés et imprimés : 25c. — Agrandissement gratuit avec une commande de 40c — Impressions : 3c chacune — n'importe quelle grandeur.

Service de Photographie Commerciale

OUTREMONT

QUEBEC

25 Cartes de Noël \$1.00

avec votre nom imprimé
choix de 7 couleurs et de 15 formules de souhaits. Enveloppes de même genre. Frais de poste payés. Echantillons gratuits sur demande.

Empire Greeting Card Company.

1421 Bleury. MONTREAL

THREE CASTLES
EXTRA SPECIAL LIQUEUR WHISKY
Un reflet de la perfection

40 oz.
\$3.35

26 oz.
\$2.10





Tarif pour annonces classifiées :
.05 sous le mot, minimum \$1.00.

INSTRUCTIONS POUR L'ENVOI
DES ANNONCES

REGLEMENTS :

Toutes les annonces sont sujettes à l'approbation des éditeurs. Les annonces seront disposées suivant les instructions des éditeurs, dans leurs classifications respectives. Les annonces sont payables à l'avance, à moins d'une entente pour obtenir des conditions de crédit. Le nom en entier et l'adresse postale de l'annonceur sont indispensables, même si l'on ne doit pas les inclure dans l'annonce.

1. — Spécifier clairement pour quelle édition l'annonce est envoyée.
2. — S'assurer du montant exact de l'annonce de manière à éviter tout retard dans la publication.
3. — Mentionner pour combien d'insertions l'annonce est envoyée.
4. — Le paiement doit accompagner les annonces.
Ecrire lisiblement sur un côté du papier seulement.
Faire remise par lettre enregistrée, express, bon de poste, ou mandat de banque.

— Annonces classifiées —

Agents demandés

AGENTS, vendez cravates d'hommes. 140% de profit. Nous avons en mains le plus grand assortiment. Les plus bas prix. Vos commandes sont remplies par le retour du courrier. Pas de substituts. Echantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dept. 72, Toronto.

Coiffure

GRATIS. Cours de coiffure au complet. Faites l'achat en gros des machines nécessaires pour installer votre salon de coiffure. Voyez la plus grande maison du Canada. Henri L. Bellefontaine Ltée, 1440 rue Bleury, Montréal.

Collectez vos comptes

Moyen infaillible de faire entrer l'argent qui vous est dû. Demandez détails. BUREAU D'AJUSTEMENT Roberval, Qué.

Coupons

PIECES EN COTON A COUVERPIEDS. Matériel de première qualité, couleurs diverses. Mesures libérale, forme irrégulière. 5 livres, \$1.25, poste payée. Sufisant pour 5 couvre-pieds superbes. Livraison garantie. Geo. Macnamara, Enregistrée, 3467A, avenue Laval, Montréal, P. Q.

Découpez ceci

Déchets de tabac de manufacture de cigares. Petites feuilles brisées. Doux à fumer. Presque pas besoin de hacher. 20 livres pour \$2.50, f.a.b. St-Romuald. Adressez: Rival Cigar Tobacco Co., Reg'd. 26 St-Romuald, Qué.

Enseignes vitrées

Jolies petites enseignes pour poser à la porte des maisons privées. Prix: \$1.50 franco. Agents demandés. CASE POSTALE 309, Roberval, P. Q.

mes économies et maintenant, je n'ai plus qu'à...

—Qu'à revenir au village.

—Pour être la risée de tout le monde

—Non. J'avais pressenti ce ramassé l'argent que j'ai gagné. Nous sommes jeunes, à deux nous travaillerons. Nous achèterons une petite ferme et tu verras comme nous y serons heureux.

René sentait monter de son coeur une joie intense qui brillait dans ses yeux.

Il fut fait comme le souhaitait le coeur de Jeanne.

La noce fut magnifique; la mariée ravissante de bonheur. Tout le monde admirait ce gars qui avait su se faire un magot, s'installer sur une ferme aussi belle que celle de Michel Prévost. Il n'y avait que René lui-même qui sut que ce retour inespéré du bonheur était dû à celle qui maintenant était devenue sa femme. Il n'avait qu'un regret: avoir perdu tant d'années à courir après le bonheur lorsqu'il était là même où il l'avait laissé: au village natal.

Fourrures

Nous vous offrons un choix varié de nos produits d'exposition "Championnat" 1937, enregistrés sur nos listes par rotation. Des spécimens d'Assiniboine, à l'Exposition de fourrure 1936 ont gagné le gros le Grand Championnat Vison. Grand Championnat jeune vison — Championnat jeune femelle — Championnat réservé jeune mâle vison et dix autres primes. Les commandes doivent être placées au plus tôt. Demandez la brochure de renseignements sur le "ranching" par Morley B. Pirt. "Ranching" pratique du vison. \$1.00 frais postaux payés. Assiniboine Fur Ranch, 84 Canora, Winnipeg, Manitoba.

Gratis = portrait = cabinet

Avec chaque rouleau, parfaitement développé et imprimé. 25 sous en argent. STAR SNAPSHOT SERVICE, Dépt. Q. 166, rue King Ouest, Toronto, Ont.



MACHINES

et

OUTILLAGES

Soudeur Electrique Trindl. Nouvelle invention merveilleuse. Fonctionne au moyen d'une batterie 6 volts. "Soude" \$4.50, livrée. R. H. Anderson, Lindsay, Ont.

Obtenez nos nouveaux prix sur engins-moteurs à gaz, gazoline et huile crue, et meubles Gould, Shapley & Muir. Aussi réparations de machinerie "Brantford" — Pompes-moulins à vent. J. A. Fellows & Cie, Brantford, Ont.

Renards

J'ai capturé 16 renards en trois jours. Vous pouvez le faire aussi. Renseignements gratuits. — Wells Hadley, Stanstead, Qué.

Vendeurs demandés

Vendeur demandé pour pépinière: "Old Reliable Ponthill Nurseries", (établie depuis 100 ans). Demandez notre catalogue séculaire, et nos lignes spéciales. Commencez dès maintenant, territoire exclusif à la ville ou à la campagne. STONE & WELLINGTON, Toronto, Ont.

Volailles

Le prix des oeufs augmente constamment. Remplissez vos poulaillers de poulettes. Ecrivez pour nos prix sur Leghorn Blanches, Rock barrées, Minorca blanches, à partir de 3 mois jusqu'à l'âge de la ponte. Demandez nos prix sur les différents âges, races, etc. — Waterloo County Hatchery, New Hamburg, Ont.

Accessoires en parfaite condition

Parties usagées — en parfaite condition — pour toutes marques d'autos - camions - autobus — de la plus grande fabrication et aux plus bas prix. LEVY AUTO PARTS COMPANY, 735, rue Queen Ouest, Toronto, Ont.

Le Supplément Hebdomadaire est le médium le plus puissant de publicité pour atteindre toutes les parties de la Province.

L'AVENTURE DE RENE

Le train s'ébranle; une dernière fois Jeanne fait un signe d'adieu, puis elle suit des yeux la voiture qui emporte René, son fiancé, vers Montréal.

Depuis longtemps l'idée le hantait d'aller s'engager dans une manufacture de la métropole, de gagner de l'argent, afin que sa femme fut une dame.

Il disait à sa fiancée :

—Je travaillerai ferme pendant deux ans, et lorsque j'aurai amassé beaucoup d'argent, nous nous marierons et nous aurons un beau petit logement dans un quartier chic de la ville. Tu porteras des belles robes, tu auras une bonne, enfin, tu seras une dame... et jolie encore!

Le père de Jeanne approuvait ces projets.

"Tu as raison mon garçon, lui disait-il. Le travail à la ville est moins dur que le nôtre et bien mieux payé. C'est certain que vous ferez une vie beaucoup plus gaie que la nôtre."

Il était tout fier de penser que sa Jeannette serait aussi jolie que les femmes qui venaient en villegiature l'été; que ses mains seraient blanches, ses cheveux bien frisés; qu'elle aurait des belles robes, des bracelets, et des souliers à talons hauts comme ça. La jeune fille elle-même se rendit à toutes ces raisons et elle rêvait maintenant au bonheur de vivre en ville avec son René.

Une semaine après le départ du jeune homme, elle reçut une lettre enthousiaste. Il n'avait pas encore de travail, mais ça ne pouvait tarder dans une si grande ville! Il lui vantait le luxe des hôtels qu'il n'avait qu'entreus; des théâtres, des restaurants où on semblait bien s'amuser. Mais il terminait ainsi :

"Je ne veux pas m'amuser et gaspiller mon argent maintenant. Je veux ménager pour toi. Lorsque tu seras ma femme, nous verrons toutes ces belles choses à deux; ce sera beaucoup plus gai."

Quinze jours plus tard, il avait trouvé de l'ouvrage dans une manufacture de chassures. Il fallait trimer fort, mais ça payait!

Et Jeanne lisait et relisait ces lettres, tant et si bien qu'elle pouvait les réciter par coeur. Elle lui répondait courrier par courrier, lui donnant des nouvelles de la maison, des travaux, de la paroisse.

"Mais, toutes ces choses que je te dis, ça ne doit guère t'intéresser, lui disait-elle. Tu vois tant de belles choses que nous devons te paraître insignifiants. Je me demande si tu m'aimeras encore, lorsque tu me reverras avec mes robes un peu démodées, ma figure que je ne sais pas ar-

ranger comme les demoiselles que tu vois dans les rues de Montréal. Pour moi, je pense toujours à toi, je trouve que deux ans, c'est bien long lorsque nous sommes séparés. Pour me désennuyer et pour gagner un peu d'argent pour mon trousseau, je me suis engagée chez monsieur le maire. Je gagne pas mal et je ne veux pas demander d'argent au père pour mon trousseau."

René, à la lecture de cette lettre est tout bouleversé. Ainsi, sa Jeannette croit qu'une autre femme peut-être plus jolie qu'elle!... Comme si du rouge sur les lèvres et les joues pouvait remplacer son beau teint de jeune fille en santé! Quoique pauvre écrivain, il s'empresse de la rassurer :

"Ma chère Jeannette, J'ai reçu ta lettre hier matin. J'étais bien content d'avoir des nouvelles de la paroisse et surtout des tiennes. J'ai rencontré hier, Jean et Michel Prévost. Il m'a dit que les récoltes seraient bonnes cette année. Je suis bien content pour ton père. Il m'a aussi beaucoup parlé de toi. J'ai peur qu'il essaie de rôder autour de ma Jeannette maintenant que je suis parti! Tu sais qu'il t'a toujours trouvée à son goût.

J'ai été fâché contre toi lorsque j'ai lu dans ta lettre que je te trouverai moins belle depuis que je suis en ville. Tu sais bien que ce n'est pas vrai!

Dans un an et demie, ma petite Jeannette, je t'amènerai à Montréal et tu verras comme tu seras heureuse avec ton

René". Ainsi passèrent les six premiers mois de la séparation. Puis les lettres de Montréal se firent plus rares et plus courtes aussi. Il est si fatigué lorsqu'il revient de son travail! Il n'a pas le courage de prendre la plume qu'il manie d'ailleurs bien mal!

Le père de Jeanne s'inquiète de ces longs silences. Lui qui a encouragé le jeune homme à s'expatrier est le premier à la blâmer. Ce freluquet, maintenant qu'il est rendu à Montréal, va-t-il oublier qu'il a une fiancée au village? Ah! si c'est cela, on va lui montrer qu'on n'a pas besoin de lui pour marier une jolie fille. Et il attire les jeunes gens qui ne tardent pas à tourner autour de Jeanne. Même, le fils de Michel Prévost qui a une belle terre bien bâtie avec des animaux de race l'a demandée en mariage hier soir.

Mais aucune de ces avances n'émeut Jeanne. Elle sait que René ne peut l'avoir oubliée. Elle attend son retour et ne veut

pas entendre parler de se marier. L'argent qu'elle gagne, elle le garde pour son trousseau qui doit être plus beau que celui de toutes les filles du village.

Souvent son père se fâche de la voir si entêtée :

—Vas-tu pour un vaurien, refuser un bon parti comme le petit Prevost qui est un beau garçon, riche, et instruit avec ça. Sache que ton René, lorsqu'il reviendra s'il revient jamais, je le mettrai à la porte.

—Tu ne feras pas cela car il reviendra dans une automobile aussi longue que celle de M. le Maire. Il aura de beaux habits et m'apportera une bague de fiançailles si belle que tu auras mal aux yeux à la regarder. Et je ferai le plus riche mariage de la paroisse.

—Ah! bah! Comment le sais-tu? Te l'a-t-il dit?

—Oui! Il est contremaître dans sa manufacture. Il fait un salaire énorme et il a un compte à la banque.

A partir de ce moment on la laissa tranquille. Quand elle venait en congé chez ses parents, si quelqu'un lui demandait des nouvelles de René, elle répondait :

"Il travaille toujours dans son usine. Bientôt nous nous marierons."

Trois ans passèrent ainsi. Un jour elle annonça :

"J'ai demandé un congé à M. le Maire. Samedi je pars pour Montréal. René et moi nous avons décidé de nous marier et je vais acheter mon trousseau."

La vérité est que Jeanne depuis six mois n'avait reçu que de temps en temps un petit bout de lettre disant à peu près : "Ça va pas mal. Je pense bien à toi."

Le samedi après-midi en arrivant à Montréal, elle se fit conduire à l'adresse qu'elle connaissait par coeur. C'était dans une rue étroite et sale. Elle aperçut sur le pas d'une porte, René, vieilli, avec un air miséreux, qui la contemplait sans oser s'approcher.

—René! Comme te voilà arrangé!

Lui, immobile, rassasiait ses yeux grivés depuis si longtemps du bonheur de la voir.

—Jeanne, dit-il enfin avec ferveur.

Il l'entraîna dans sa misérable chambre.

—Tu vois, dit-il, c'est là toute ma richesse. Oh! ça bien marché dans les premiers temps! Mais après six mois, j'ai perdu ma place. Et, pas moyen d'en trouver d'autre. J'ai cherché, allez! J'ai bien attrapé une demi-journée ci, un jour là. Mais, j'ai tout de même mangé toutes

L'ACTUALITÉ — PAR — L'IMAGE

CLEOPATRE



• Tallulah Bankhead jouait le rôle de Cléopâtre dans la pièce "Antoine et Cléopâtre", dont la première eut lieu à Rochester. Tallulah est sans contredit une Cléopâtre très jolie.

RED CAP ALE

SAINE · FORTE · BIENFAISANTE

LA LUTTE CONTRE LE CANCER



• Afin de donner aux savants l'occasion d'étudier les phases du cancer depuis ses débuts, le docteur Matias Duque, 68 ans, autrefois Directeur du Service de la Santé à Cuba, a accepté de se faire inoculer les germes de la terrible maladie.

UN OFFICIER DE L'AVIATION ALLEMANDE
VISITE L'ANGLETERRE



• Le général Milch, Secrétaire du ministère de l'aviation en Allemagne, visite les camps d'aviation anglais. Il visita ceux de la France récemment.

INCENDIE D'UNE ECOLE NORMALE



• Lorsque les flammes ravagèrent l'Ecole Normale de Slippery Rock à Slippery Rock, Pa., les escaliers de sauvetage furent seules préservées.

NOUVEAU VEHICULE



• Cette étudiante se rend au collège Notre-Dame du Bon Conseil de White Plains, N.Y. sur cette nouvelle bicyclette à moteur.

INVASION DE CHATS



• Il fallut 300 chats et les Frères Ritz pour tourner cette scène appelée "Pussy Pussy". Tous les chats de Hollywood furent requis. Les petits garçons recevaient cinquante cents pour chaque chat qu'ils apportaient.